

**PORTRAIT DE L'AUTEUR EN VIEILLE SERVANTE.
Marguerite Yourcenar se met en scène
dans *L'Œuvre au Noir***

par Bérengère DEPREZ
(Université catholique de Louvain)

On peut relire vingt fois le même texte et y trouver toujours de nouvelles pistes ; c'est sans doute le propre des grands écrivains que de ne pas s'épuiser au premier regard. On peut aussi, et c'est plus rare, avoir soudain le sentiment de toucher à un véritable nœud de lecture. Cela donne lieu à un double mouvement : d'une part l'étonnement d'être passé si souvent à côté de cette interprétation et d'autre part celui, presque contradictoire du premier, de trouver encore à chaque ligne de nouveaux indices, au fil d'une vérification soigneuse de cette intuition première. Il semble alors parfois que l'auteur se soit joué de nous.

C'est ainsi que relisant avec soin *L'Œuvre au Noir* pour une recherche ayant trait aux relations de parenté dans l'œuvre narrative de Marguerite Yourcenar ¹, nous avons tout à coup vu un personnage d'apparence jusque-là plutôt mineure prendre un relief considérable et un statut particulier dans l'œuvre de la romancière.

Un personnage anodin

Lorsque Zénon, de retour à Bruges pour « s'y faire oublier » (*OR*, p. 670), devient sous un nom d'emprunt le modeste médecin de l'hospice de Saint-Cosme, il s'établit dans une existence dont les principaux attraits pour lui sont la discrétion et la sécurité : « Ce poste était [...] trop peu glorieux pour attirer sur le docteur Théus la jalousie de ses confrères ; pour le moment, la niche était sûre » (*OR*, p. 681). « C'est durant cette période sans incidents qu'il fut reconnu pour la première fois » (*OR*, p. 682). La personne qui le reconnaît est une vieille femme, Greete, qui apparaîtra principalement deux fois dans le récit, vers le dernier tiers du livre (p. 682-683 et 778-779), à quoi s'ajoutent quelques mentions (p. 718, 741, 750, 782) et une dernière intervention à la page 797. Greete est présentée par le

¹ Thèse en préparation sous la direction des professeurs Jean-Claude Polet et Maurice Delcroix.

narrateur de manière à lui laisser sur Zénon comme l'avantage de la surprise : on apprend qu'elle vient « chaque samedi vendre son beurre en ville », et désire obtenir « du médecin un remède pour sa sciatique ». C'est à ce titre qu'elle fait partie « du défilé habituel des pauvres » (*OR*, p. 682).

Les deux personnages ne se sont pas vus depuis le hautain départ de Zénon, à l'âge de vingt ans, c'est-à-dire depuis plus de trente ans. Pris par les occupations de leur vie quotidienne, et peu attentifs l'un à l'autre², ils ne se reconnaissent pas immédiatement, même lorsque Greete formule sa demande de remède³ : il faut que Zénon ait à s'approcher de la vieille femme pour lui expliquer l'emploi du médicament qu'il lui destine. Mais lorsqu'ils se regardent, c'est ce regard même qui les révèle : « Soudain, il vit dans ses yeux bleus délavés une expression d'étonnement joyeux qui la lui fit reconnaître à son tour » (*O R*, p. 683)⁴. Le secret scelle aussitôt leurs retrouvailles : « Elle allait s'exclamer, quand il posa son doigt sur ses lèvres » (*OR*, p. 682)⁵.

Ces retrouvailles et leurs circonstances sont qualifiées d'« incident » dans une période qui en était jusque-là dépourvue pour Zénon. Précisément, « cet incident » qui « aurait dû l'inquiéter » lui procure « au contraire un plaisir qui l'étonn[e] lui-même » (*OR*, p. 682-683). La qualité de la rencontre, sinon du personnage, nous est donc discrètement annoncée. Le ton du passage, la complicité instantanée, dès le premier regard, ne sont pas sans évoquer la rencontre de Zénon et du prieur des Cordeliers, dont à peine présenté il nous est dit que « la finesse du prieur était telle qu'on pouvait se demander s'il n'en devinait pas plus sur le docteur Sébastien Théus qu'il n'eût trouvé courtois de le laisser voir » (*OR*, p. 672) et pour qui Zénon se prend dès la première rencontre à éprouver un « élan presque excessif de sympathie » (*OR*, p. 673)⁶. Le rapprochement ne se limite pas là, car le prieur comme Greete se tairont sur ce qu'ils ont reconnu ou deviné

² Rien d'ailleurs n'indique dans le texte que Zénon l'ait déjà soignée personnellement auparavant, ni qu'elle soit déjà passée au dispensaire à l'occasion de son marché hebdomadaire.

³ Demande qu'elle ne peut pourtant faire qu'à lui, puisqu'« il se trouvait seul à l'officine, comme toujours, après le départ des deux moines » (*OR*, p. 682).

⁴ Greete en cela devance Zénon, puisqu'elle le reconnaît la première et que c'est cet étonnement qui la fait reconnaître par Zénon.

⁵ Sur ses lèvres à lui ou à elle ? Merveilleuse équivoque : ils sont si proches en ce moment, pour les nécessités du traitement mais plus encore par le courant de la reconnaissance, qu'il n'est pas exclu que Zénon pose son doigt sur les lèvres de Greete plutôt que sur les siennes. S'il en est ainsi, ce geste témoigne d'une familiarité plus grande.

⁶ On peut remarquer par ailleurs que Greete a un pendant négatif dans le récit : la servante Catherine.

(il faudra l'affaiblissement et l'inquiétude du prier pour qu'il laisse échapper le nom de Zénon, p. 747)⁷.

Mère nourricière

Au travers du personnage de Greete, Marguerite Yourcenar met très rapidement en œuvre une puissante symbolique maternelle : « Cette femme avait travaillé dans les cuisines de la maison Ligre, à l'époque où il était encore tout enfant. Greete (il se rappela subitement son nom) était mariée au valet qui l'avait ramené au logis après sa première fugue » (*OR*, p. 682). Cette fugue, on s'en souvient, intervient lorsque Zénon, poussé vers Simon Adriansen par Hilzonde, « s'arrach[e] farouchement à la main maternelle » (*OR*, p. 574). Greete est donc rétrospectivement associée au souvenir d'une double rupture : le départ maternel et la fugue de Zénon enfant, ce qui met évidemment aux premières loges la servante alors jeune pour se substituer à Hilzonde. Il est remarquable qu'il n'y ait pas de trace de la servante dans le premier récit de l'épisode, cent pages plus tôt (*OR*, p. 574) ; c'est le terme de « valet », désignant le mari de Greete, qui revient aux deux endroits du récit et fait office de signe de reconnaissance. Vu les cinq ou six ans que doit avoir Zénon lors du départ d'Hilzonde, on peut raisonnablement supposer que c'est bien cette escapade qui est désignée comme « sa première fugue » cinquante ans plus tard, à la page 682. Mais c'est alors d'Hilzonde, la propre mère de Zénon, qu'il ne reste plus aucune trace : en effet, Greete est entrée en scène, nommée par Zénon lui-même. Rencontre qui, on le voit, n'a d'anodine que l'apparence.

La présence et la sollicitude dont Greete fait preuve à l'égard de Zénon dans les cuisines de la maison Ligre lui donnent ce côté indubitablement maternel : « il se souvenait qu'elle l'avait traité avec bonté » (*OR*, p. 682). La « bonté » pourrait tenir lieu de commisération pour un enfant sans mère ; elle développe précisément ici, chez une femme nourricière par profession, pour ainsi dire, une vocation naturelle à jouer un rôle de substitution. Mais ce qui est surtout frappant, c'est la nostalgie d'enfance qui, lorsqu'il la revoit à plus de cinquante ans, s'empare littéralement de Zénon, redevenu « cet enfant auquel il ne pensait plus, cet être puéril qu'il était à la fois raisonnable, et en un sens absurde, d'assimiler au Zénon d'aujourd'hui » (*OR*, p. 683). L'enfance de Zénon, enfin, cesse d'être négligeable et négligée. La force de cette émotion est telle qu'elle

⁷ Le rapprochement de Greete et du prier, qui passe par Zénon, se doublera d'un rapprochement du prier et de Zénon qui passe par Greete (voir note 11).

échappe à deux catégories courantes des relations humaines : « Entre lui et cette créature humaine, un lien, si mince qu'il fût, s'était formé, qui ne passait pas par l'esprit, comme dans ses rapports avec le prier, ni, comme c'était le cas dans les rares connexions sensuelles qu'il se permit encore, par la chair » (OR, p. 683). Si ce n'est ni l'esprit, ni la chair⁸, c'est donc le cœur (mais le récit, pudique, ne le dit pas) : une rencontre décidément de moins en moins anodine dans l'univers yourcenarien...

Durant les quelques années que dure le séjour de Zénon à Bruges, Greete et lui se voient donc sans trahir ce secret. Le statut de mère nourricière⁹ de Greete est encore accentué par les « présents » qu'elle ne manque jamais d'apporter quand elle vient se faire soigner chez Zénon : « du beurre dans une feuille de chou¹⁰, une part de galette fabriquée par elle, du sucre candi ou une poignée de châtaignes ». Elle recrée à chaque fois l'ambiance de l'enfance : comme aux temps jadis sans doute, « elle le regardait de ses vieux yeux rieurs tandis qu'il mangeait » (OR, p. 683)¹¹. Lorsqu'elle réalisera que Zénon est condamné, c'est encore par la nourriture qu'elle tentera de lui donner une « timide preuve de fidélité », en lui faisant porter, le jour des

⁸ L'exclusion de la chair est toutefois de nature à maintenir un manque dans cette maternité substitutive.

⁹ Il faut aussi mentionner au nombre des « nourricières » la vieille fermière d'Oudebrugge dont la ferme rappelle à Zénon une excursion qu'il y fit « cinquante ans plus tôt » (OR, p. 755, c'est-à-dire donc à huit ans) et fournit l'occasion d'une des rares évocations de sa mère Hilzonde. L'épisode de la fermière d'Oudebrugge, entrevue à l'aller vers Heyst et réellement rencontrée au retour (OR, p. 770), comporte deux faits qui ne sont pas tout à fait sans lien avec notre propos. Le premier est que cette vieille paysanne donne elle aussi à manger à Zénon, « du fromage blanc et un quartier de tarte » (OR, p. 770). Mais le lait qu'elle lui offre à boire est « mince et bleuâtre ». Le second est sa relation avec son petit-fils : « une merveilleuse tendresse illumina son visage ingrat aussitôt qu'elle le vit trotter vers elle » (OR, p. 770). Ce genre de scène, faut-il le dire, est rarissime chez Yourcenar.

¹⁰ Le procédé reparaît dans *Archives du Nord* : « les mottes enveloppées de feuilles de chou se vendent bien au marché de la ville » (EM, p. 1002). Greete, rappelons-le, vient « chaque samedi vendre son beurre en ville ».

¹¹ Plus discrète encore, si possible, est la parenté que scelle entre Zénon et le prier ce côté nourricier de Greete ; en effet, « Sébastien Théus faisait fabriquer par la vieille Greete des aliments légers, coulis et sirops, qu'elle préparait selon d'anciennes recettes autrefois en honneur dans la cuisine de la maison Ligre » (OR, p. 741). Cette insistance sur l'origine et le statut des aliments préparés (l'expression « dans la cuisine de la maison Ligre » est presque mot pour mot celle de la première évocation de Greete, p. 682) est bien entendu de nature à renforcer la fraternité de la relation de Zénon et du prier, nourris en quelque sorte de la même substance et par la même personne. Mais le prier « n'y touchait que du bout des lèvres » (*ibid.*). Il est cependant reconnaissant : « Vous remercieriez cette bonne femme », demande-t-il à Zénon (OR, p. 742). Le prier ne nomme pas Greete, mais nous sommes à présent avertis de l'extrême discrétion avec laquelle Marguerite Yourcenar évoque à chaque fois ce personnage.

Rois¹², « une grande part de galette » que le gardien interceptera (*OR*, p. 797). C'est aussi la quatrième et dernière apparition de Greete dans le récit¹³.

Assumant cet autre aspect de la fonction maternelle, elle reconnaît l'enfant au sens fort du terme : « cet enfant [...], quelqu'un s'en souvenait assez pour l'avoir reconnu en lui, et le sentiment de sa propre existence en était comme fortifié » (*OR*, p. 683). Reconnaître en lui l'enfant, c'est pour une part le reconnaître pour sien, le réenfant dans son souvenir à soi, dans son souvenir à lui, « fortifier » sa vie. Il est significatif que ce moment coïncide avec un des rarissimes abandons de Zénon, un abandon contre lequel il tente tout d'abord de se prémunir en invoquant une raison pragmatique de se réjouir : Greete peut lui être utile au besoin, par exemple en le logeant en cas de danger¹⁴, « mais ce n'étaient là que des prétextes qu'il se donnait à soi-même » (*OR*, p. 683)¹⁵.

Mère par l'esprit

Greete fera bien plus que nourrir Zénon : elle lui prodiguera la compagnie de sa dernière soirée d'homme libre. Au cours de cette soirée, elle résumera toute la parenté du philosophe et justifiera son existence par l'évocation d'une ascendance somme toute pas si scandaleuse que l'entourage de Zénon l'a laissé entendre.

Encore maternelle, elle s'y prend par l'équivalent d'une berceuse : « la vieille femme cousant et repassant près d'une fenêtre le calmait tantôt par son amical silence et tantôt par ses propos empreints d'une

¹² Le jour des Rois commémore pour les chrétiens la visite et les offrandes de trois rois à l'enfant Jésus à peine né. On peut voir dans ce rapprochement une autre forme de vénération maternelle de la part de Greete.

¹³ Si l'on excepte deux simples mentions furtives, l'une pour évoquer le « fils de la vieille Greete », qui pourrait sauver le jeune Han dont Zénon a guéri la fracture (*OR*, p. 718) ; l'autre pour supposer qu'on avait pu reconnaître Zénon : « Quelques curieux un peu perspicaces avaient dû, certes, soupçonner de bonne heure son identité ; Greete n'était pas seule à avoir de la mémoire et des yeux » (*OR*, p. 782).

¹⁴ Ce qui peut de toutes façons encore faire partie de la fonction maternelle. L'idée d'ailleurs ne disparaît pas, puisque Zénon en danger, « décidé à disparaître sitôt après les obsèques du prieur », pense spontanément à Greete : « Sa première intention avait été d'emprunter la charrette du fils de Greete » (*OR*, p. 750). Mais il se ravise pour ne pas la mettre à son tour en danger : « si des soupçons se portaient sur lui après son départ, il valait mieux que cette vieille femme et son voiturier de fils ne fussent en rien compromis » (*ibid.*).

¹⁵ Cette honnête lucidité est-elle le fait de Zénon ou de la narratrice omnisciente ? Voilà en tous cas un Zénon qui a baissé la garde. Et ce n'est pas tout. Alors qu'il est au comble de l'incertitude et de l'angoisse, la veille de son arrestation, la seule visite de la vieille femme « l'émut presque jusqu'aux larmes » (*OR*, p. 778), autre rare moment d'abandon d'un personnage par ailleurs voulu froid et impassible.

tranquille sagesse » (OR, p. 779)¹⁶. Toute la parenté y passe, même celle qui n'a pas — ou si peu — existé pour lui : « Elle lui raconta de petits faits qu'il ignorait de la vie d'Henri-Juste, de basses lésines ou des privautés obtenues de gré ou de force avec des servantes [...]. Elle se souvenait du nom et du visage de nombreux parents dont il ne savait rien : c'est ainsi qu'elle était capable de réciter toute une liste de frères et de sœurs morts jeunes échelonnés entre Henri-Juste et Hilzonde. Il rêva un instant à ce qu'eussent pu être ces destinées vite interrompues, ces pousses du même arbre » (OR, p. 779). Greete établit l'ascendance de Zénon ; nous reviendrons sur l'importance de ce fait.

Mère par l'esprit, Greete répare en même temps que les vêtements de Zénon la blessure de sa bâtardise, de l'absence paternelle, de l'indifférence maternelle : « Pour la première fois de sa vie, il écouta attentivement un long récit concernant son père, auquel il n'avait entendu faire que d'amères allusions durant son enfance » (OR, p. 779). Elle lui permet de réhabiliter la mémoire de son père et, significativement, d'évoquer l'acte fondateur de son existence : « Ce jeune cavalier italien [...] avait [...] joui d'une fille aussi jeune mais moins infortunée somme toute qu'Idelette aujourd'hui, et il en était résulté ces travaux, ces aventures, ces méditations, ces projets qui dureraient depuis cinquante-huit ans » (OR, p. 779)¹⁷.

Un autoportrait ?

Mais il y a plus. Il n'est en effet pas interdit de penser que c'est l'auteur elle-même qui s'est dépeinte sous les traits de la vieille Greete¹⁸.

¹⁶ Greete est une simple, mais aussi une sage, comme le Nathanaël à qui le philosophe Belmonte dira un siècle plus tard dans *Un homme obscur* : « J'ai toujours cru qu'entre simples et sages, le seul fossé était de vocabulaire » (OR, p. 981).

¹⁷ Zénon conclut cette évocation de son ascendance par une pensée à la fois banale et curieusement formulée : « Tout dans ce monde, qui est le seul où nous ayons accès, était plus étrange que l'habitude ne nous porte à le croire » (OR, p. 779). Ou est-ce Yourcenar qui s'étonne elle-même ? On se souvient de la conclusion du rêve de Dürer : « Dieu tourne pour le mieux toutes choses » (« Sur un rêve de Dürer », EM, p. 318). « Elle peut au choix », commente Yourcenar, « s'interpréter comme une formule propitiatoire quasi machinale, [...] aussi peu concluante qu'un distrait signe de croix, ou, au contraire, comme un acte de soumission très réfléchi à l'ordre des choses [...]. Telle quelle, cette *mantra* chrétienne a sans doute aidé Dürer à émerger indemne de son terrible songe » (EM, p. 320). Pareilles mantras se retrouvent çà et là chez Yourcenar, dont ici.

¹⁸ C'est également la thèse d'Édith MARCQ, dans un récent article : *Une preuve textuelle de l'apparition du moi yourcenarien : l'étude onomastique dans L'Œuvre au Noir, Nord*, n° 31, juin 1998, 128 p., p. 43-57, article consacré plus généralement à la présence du prénom de l'auteur dans cette œuvre à priori non autobiographique. Édith Marcq, à qui le côté de mère nourricière de Greete n'a pas échappé, démontre avec brio

Tout d'abord, la description de la vieille femme ne messierait pas à Marguerite Yourcenar : « ses yeux bleus délavés » (*OR* 682), « ses vieux yeux rieurs » (*OR*, p. 683). C'est à notre avis, ni plus ni moins, un... clin d'œil de notre auteur ¹⁹.

Ensuite, le diminutif de Greete renvoie au prénom flamand Margareet ou Margreet, c'est-à-dire Marguerite ²⁰. Or, le prénom n'apparaît dans le livre que lorsque Zénon reconnaît et nomme cette mère de substitution ²¹. Cette importance du prénom et de l'acte de nommer peut évidemment faire penser à l'invocation de Marguerite Yourcenar répétant le prénom de Zénon après avoir terminé *L'Œuvre au Noir* : « Je me souviens du dernier moment de ce travail. J'étais dans un hamac, dans le jardin [...] et je me souviens que j'ai fait, presque sans le savoir, ce qui est, paraît-il, une conjuration magique [...] : étendue sur mon hamac, j'ai répété le nom de Zénon peut-être trois cents fois, ou davantage, pour rapprocher de moi cette personnalité, pour qu'elle soit présente à ce moment-là, qui était en quelque sorte celui de sa fin ». À Matthieu Galey qui lui demande : « Mais que ressent-on devant l'œuvre accomplie ? », elle répond encore plus explicitement : « On a d'abord le sentiment qu'on s'est tiré d'affaire, qu'on s'était proposé d'accomplir un travail long et difficile et que, par bonheur, il ne s'est rien passé qui vous ait empêché d'arriver

à quel point Marguerite Yourcenar, si insistante sur l'effacement du « moi », est en fait soucieuse de marquer son œuvre de son (pré)nom : non seulement par le personnage de Greete mais encore par la présence d'un personnage ayant existé, Marguerite d'Autriche. Édith Marcq va jusqu'à faire de *L'Œuvre au Noir* une première formulation de l'intention du *Labyrinthe du monde* : « Le prénom auctorial (même transformé) [...] renvoie au propre désir encore en germes de l'auteur de fouiller l'archéologie familiale » (p. 48).

¹⁹ Voir ce qu'en dit Édith MARCQ, *Une preuve textuelle de l'apparition du moi yourcenarien...*, *op. cit.*, p. 51 : « Même la description physique pourrait faire penser à Yourcenar vieillissant ».

²⁰ Les trois biographes de Marguerite Yourcenar ont remarqué, mais sans en tirer de conclusions particulières, que Grace Frick appela quelque temps sa compagne du diminutif de... Grete, très exactement durant l'année 1948. Voir Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Paris, 1990, Gallimard, p. 185 ; Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar, La passion et ses masques*, Paris, 1994, Robert Laffont, p. 303 ; Michèle GOSLAR, *Yourcenar. Qu'il eût été fade d'être heureux*, Bruxelles, Racine, 1998, p. 161.

²¹ Un indice de plus est fourni par l'explication que Marguerite Yourcenar donne elle-même du choix de son prénom, celui d'une... servante : « La petite fille reçut les noms de Marguerite, à cause de la bien-aimée gouvernante allemande qui s'était nommée Margareta avant de devenir pour tout le monde Mademoiselle Fraulein » (*EM*, p. 728 ; remarque de Carole Allamand). Ce prénom lui vient de la servante qui tint lieu de mère à sa mère Fernande ; une servante à son tour (Barbara) tint lieu de mère à Marguerite. On peut donc en inférer que cette relation ancillaire jouit d'un prestige particulier dans l'imagination de l'auteur.

jusqu'au bout. Voilà, c'est fait. Je crois que c'est le sentiment le plus simple qu'on ait. Ensuite on sent un vide, un grand vide, bien sûr. Mais Zénon, lui, existait. Il continue d'exister... » (YO, p. 189). On remarquera l'analogie de la description avec un accouchement suivi d'un baptême, ne serait-ce qu'au départ des significations superposées du mot « travail », qui désigne aussi l'accouchement²², de la sensation de vide, de la reconnaissance comme étonnée de l'existence d'un personnage-enfant qui existe à présent à part soi, presque malgré soi²³.

Greete est, comme la dame de Frösö, « entièrement bénéfique » (OR, p. 697)²⁴ ; elle est une mère de substitution idéale. Revenons à l'importance du pain dans la construction du personnage de Greete. La comparaison de l'écriture et de la pâte à pain est présente chez Marguerite Yourcenar²⁵, par exemple dans *Les Yeux ouverts* : « Le pain n'est jamais deux fois le même. Et il y en a aussi de ratés. [...] On n'est jamais sûr que cela va réussir. Il y a des stades qui rappellent tout à fait ceux de l'écriture. D'abord quelque chose d'informe, qui

²² Un accouchement dont on ne s'étonnera dès lors pas chez Yourcenar de l'entendre qualifier de « long et difficile ».

²³ On objectera que Marguerite Yourcenar a défini elle-même ses relations de parenté avec Zénon : « j'aime Zénon comme un frère », écrit-elle dans *Souvenirs pieux* (EM, p. 880), ce qui pourrait trouver en effet quelques échos dans l'œuvre. Que répondre à cela, sinon que la présente démonstration dément cette assertion ? Et qu'il eût été sans doute plus difficile de s'expliquer sur : « J'aime Zénon comme un fils »...

²⁴ L'expression « entièrement bénéfique » évoque sans doute tout ce qu'on attendrait d'une mère exemplaire. À la fois stylistiquement maladroite et sémantiquement profonde, elle favorise à notre avis un rapprochement de l'auteur, de Greete et de la dame de Frösö (amante bénéfique qui est aussi servante et reine, et peut-être même mère d'un enfant de Zénon). Remarquons d'ailleurs que l'évocation de la dame de Frösö en entraîne irrésistiblement une autre à quelques lignes de là, celle de la « boulangère au teint grêlé » qui, prise de pitié pour Zénon en fuite et recru de fatigue, lui tend « une miche encore chaude » (OR, p. 697) et devient dans son souvenir « un des visages de la bénignité » (OR, p. 698). Le thème de la mère nourricière est décidément très ancré chez Yourcenar... D'un point de vue de génétique littéraire, il n'est du reste pas impossible que la boulangère de Salzbourg soit une première ébauche de Greete. C'est ce que suggèrent quelques lignes des « Carnets de notes de *L'Œuvre au Noir* » : « En quittant Salzbourg en 1964, je m'étais décidée à le quitter sur le banc de pierre de la vieille boulangerie. Il attendait, aussi sûr que je lui reviendrais, que j'irais le chercher, comme le sont sûrs certains de nos amis vivants » (revue NRF, sept./oct. 1990, cité par Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 326). Ou comme en est sûr un enfant. Noter la maladresse de la deuxième phrase, d'ailleurs incorrecte.

²⁵ Mais celle de l'enfantement et de la pâte à pain l'est aussi : « Il m'était doux, alourdi par le poids de la semence humaine, de poser les mains sur mon ventre épais où levaient mes enfants » (« Clytemnestre ou le Crime », dans *Feux*, OR, p. 1120) ; « Ces seins un peu mous, comme des gourdes, ces plis du torse, ce ventre peut-être arrondi par un début de grossesse, ces genoux creusés de fossettes rappellent la boursouffure de la pâte qui lève » (Hélène Fourment dans *Archives du Nord*, EM, p. 997).

vous colle aux doigts : une bouillie²⁶. Et puis la bouillie devient de plus en plus ferme. Ensuite, il y a un moment où cela devient élastique. Enfin, arrive l'instant où l'on sent que le levain s'est mis à travailler : la pâte est vivante. Il n'y a plus qu'à laisser reposer. Mais si c'était un livre, le travail pourrait durer dix ans » (*YO*, p. 237-238)²⁷. Notons en outre que l'évocation du pain accompagne à l'occasion celle des gens simples, à qui Marguerite Yourcenar a montré à plusieurs reprises, et de plus en plus à mesure qu'elle avançait en âge, un désir de ressembler. Ainsi lorsqu'elle évoque une possible aïeule, dans *Archives du Nord* : « En m'appliquant beaucoup, je parviens pourtant à la voir dans sa maison au sol de terre battue (j'en ai vu de pareils, enfant, aux environs du Mont-Noir), abreuvée de bière, nourrie de pain bis et de fromage blanc, portant tablier sur sa jupe de laine. Le besoin de simplifier la vie, d'une part, le hasard des circonstances, de l'autre, me rapprochent davantage d'elle que des aïeules en falbalas. Au sein de commodités et même de luxes d'un autre âge, je fais encore des gestes qu'elle fit avant moi. Je pétris le pain ; je balaie le seuil ; après les nuits de grand vent, je ramasse le bois mort » (*EM*, p. 1050)²⁸.

Une triple instance

Ainsi, lorsque Greete-Marguerite donne du pain à Zénon enfant, elle l'« alimente de sa substance »²⁹, comme une mère alimente son

²⁶ À propos du mot de « bouillie », remarquons tout de même cette contradiction. De toute évidence, la langue maternelle de Zénon est le flamand, qu'il parle sans aucun doute avec Greete et avec Colas Gheel (« *Prachtig werk, mijn zoon* » *OR*, p. 576), mais aussi par exemple avec le dangereux Cyprien qui « ne parlait que l'épais flamand de son village » (*OR*, p. 731) ; une langue qu'il affecte pourtant de mépriser, ainsi lors de sa rencontre avec le prieur, dont le « français exquis reposait l'oreille de la bouillie flamande » (*OR*, p. 679)...

²⁷ Il peut durer bien davantage. Dans la première version de l'histoire de Zénon, *D'après Dürer*, parue en 1934, le personnage de Greete n'apparaît nulle part, ni au moment de l'enfance de Zénon (ce sont des « paysans » et non pas un « valet », le mari de Greete, qui ramène Zénon au logis après sa fugue pour échapper à Simon Adriansen), ni par la suite.

²⁸ Ce désir de ressemblance est même étendu au père de l'auteur. Ainsi Michel, prenant son petit déjeuner au Mont-Noir : « Le plateau contient le bol de café au lait, les quelques morceaux de sucre, et les tartines de pain de ménage habituels. (On ne déjeune pas autrement dans la salle des gens.) » (*EM*, p. 1200). Alexis, de son côté, parle de « la beauté, presque sacrée, du pain » (*OR*, p. 51).

²⁹ On aura sans doute reconnu l'expression utilisée par Marguerite Yourcenar elle-même pour décrire le processus par lequel elle met littéralement sa mère au monde dans *Souvenirs pieux*, en l'assimilant à un de ses « personnages imaginaires ou réels » (*EM*, p. 745). Sur cette question, voir Bérengère DEPREZ, « La visite à Suarlée. Méditations sur la naissance et rapport à la mère dans *Souvenirs pieux* », *Marguerite*

enfant, mais aussi comme un créateur alimente sa créature³⁰, comme un écrivain alimente son personnage³¹.

Mais ce n'est pas tout. Lors de la dernière soirée que Zénon passe avec elle, sa besogne finie, Greete, espèce de Parque bienveillante, range ses outils et s'en va : « Finalement, Greete remet dans sa poche ses ciseaux, son fil et son étui à aiguilles, et fit remarquer que le linge de Zénon était en état pour le voyage » (*OR*, p. 779). C'est-à-dire que la vieille servante, une fois son rôle de nourricière accompli de manière si multiple, met Zénon sur la route de son dernier voyage – et de sa mort, car le philosophe « fut appréhendé le jour suivant » (*OR*, p. 779).

Lorsque Greete déroule pour Zénon toute sa généalogie, c'est encore Marguerite Yourcenar qui, par une mise en abyme de son statut d'écrivain, raconte l'histoire dans l'histoire : lorsqu'elle établit l'ascendance de Zénon dans le récit, elle rappelle quel rôle de génitrice est le sien en tant qu'écrivain, qui a établi cette ascendance hors du récit ; lorsque Greete reprend le linge de Zénon et range ses outils de Parque, elle rappelle que c'est l'écrivain qui tisse, noue et rompt les fils du récit. Ainsi, par le triple geste de nommer, de nourrir et de congédier Zénon, Marguerite Yourcenar se met en scène à la fois comme mère, comme écrivain et comme démiurge sous les traits de Greete ; elle manifeste on ne peut plus clairement le statut et le rôle de géniteur qui sommeillent dans son acte d'écrire³². Elle donne encore par là toute son importance à la lignée, ce qui n'est qu'apparemment en contradiction avec son mépris affiché de la famille³³.

Yourcenar, Retour aux sources, actes du colloque de Cluj-Napoca, Tours, 1998, SIEY, p. 175-184.

³⁰ Particulièrement, bien sûr, dans le judaïsme (Dieu envoie du pain à Élie au désert, 1 Rois, 19 ; Dieu nourrit le peuple au désert par la manne, Exode, 16) et dans le christianisme, où le pain est assimilé par le dogme chrétien au corps même de Jésus-Christ, prononçant au moment du dernier repas pris avec ses disciples : « Prenez et mangez, ceci est mon corps » (Mt. 26, 26).

³¹ La question qui se pose ici avec insistance – mais ce n'est pas le but de cet exposé – est évidemment d'examiner si cette triple instance n'en est pas au fond une seule.

³² Elle s'explique sur ce pouvoir de manière claire : « – Vous lui aviez donné une date de naissance précise ? – Bien sûr : le 27 février, et j'ai fait dresser la carte de son ciel. C'est le glissement silencieux dans l'abîme. – Mais pour calculer un thème astrologique, il aurait fallu connaître également l'heure de sa naissance. – Le romancier pouvait la choisir » (*YO*, p. 191).

³³ On a vu ce mépris également affiché par Hadrien, Éric, Nathanaël, Lazare, Angiola Fidès, etc. Pourtant, c'est cette tension entre la famille – tenue à distance, et même neutralisée par l'anagramme qui modifie l'identité (Yourcenar) ou par la non-postérité qui la condamne – et la lignée – fondatrice même d'une « dernière fleur où une race douée entre toutes [a] épuisé sa sève » (*OR*, p. 853) – qui est à la racine du *Labyrinthe du monde*.

C'est aussi l'occasion de remarquer à quel point la généalogie yourcenarienne, plutôt qu'à une structure abstraite, s'apparente à une sorte d'enracinement dans la terre humaine³⁴ qui passe avant tout par les femmes, malgré une patrilinéarité qui n'est que de surface mais a irrité bien des lectrices de la romancière, de même que son dédain de la procréation et son discours moralisateur à propos de la surpopulation – ces attitudes entraînant évidemment aussi, parmi d'autres, un rejet de la part des féministes. Les métaphores de l'enracinement humain abondent chez Yourcenar. Qu'on pense, ailleurs dans l'œuvre, aux métaphores féminines de la terre : Sophie « solide comme la terre, sur laquelle on peut bâtir ou se coucher », dans *Le Coup de grâce* (OR, p. 127) ; la mère Dida comparée aux fleurs et aux arbres dans *Denier du rêve* (OR, p. 250) ; l'épouse de Piranèse comparée à la *Magna Tellus* dans « Le cerveau noir de Piranèse » (EM, p. 78) ; Henri-Maximilien « couché dans un pré », « épous[ant] la terre » (OR, p. 561) ; Stanislas Langelier qui « se jette à terre comme un enfant malade sur le corps maternel » (NE, p. 147), etc³⁵.

Il est confondant d'assister dans *L'Œuvre au Noir*, à grands renforts de messages tant internes qu'externes³⁶ à l'œuvre elle-même, à l'incarnation du personnage de Zénon, au point que son auteur ne résiste pas à la tentation de lui rendre visite en plein seizième siècle sous les traits d'un autre de ses propres personnages, dans l'« intimité d'un secret bien gardé ». Quelques années plus tôt, en 1951, une tentative de maternité imaginaire existe bien avec Plotine, qui, dans *Mémoires d'Hadrien*, est mère d'Hadrien par l'adoption et le met au monde en tant qu'empereur, puisque c'est à son action qu'Hadrien doit succéder à Trajan. Toutefois, le texte ne nous autorise en rien à faire du personnage de Plotine un travestissement de Yourcenar, ce à quoi nous assistons de toute évidence en 1968 avec Greete. Quelques années plus tard, en 1974, la reconnaissance de maternité sera tout à fait explicite et, quoique plus confondante encore, paraîtra presque naturelle : « [Je] me penche vers elle comme vers une fille que j'essaierais de mon mieux de comprendre sans y parvenir tout à fait », dira Marguerite Yourcenar à propos de sa propre mère, Fernande,

³⁴ Voir les intéressantes considérations de Mieke TAAT dans son article « La mer mêlée au soleil », *Il confronto letterario*, Pavia, supplément au numéro 5, 1986, p. 59-67, et plus spécialement p. 61, où la composition de *Mémoires d'Hadrien*, explicitement comparée par Yourcenar à la fois à la germination et à la gestation, fait l'objet d'un commentaire particulièrement éclairant.

³⁵ L'analogie complète est faite le plus ouvertement du monde dans *Archives du Nord* : « Comme Antée retrouvait des forces en touchant la terre, Rubens en baisant Hélène retrouve la jeunesse » (EM, p. 995).

³⁶ Voir les déclarations dans *Les Yeux ouverts*, déjà citées.

devenue un de ses personnages (*EM*, p. 745) au terme d'un extraordinaire renversement de filiation et d'incarnation.

Lors d'un entretien publié tout récemment par la SIEY³⁷, on suggère à Marguerite Yourcenar, à propos de Zénon, du Prieur et d'Henri-Maximilien : « Je crois que vous êtes un peu les trois personnages ! ». Marguerite Yourcenar commence par dénier, comme à l'accoutumée : « Je ne crois pas qu'on est tous les personnages à la fois ». Puis elle ajoute d'elle-même : « J'ai souvent pensé que j'étais aussi la vieille servante qui donne du pain à Zénon »³⁸. De la part d'un auteur si réticent à se livrer, si habitué à ne répondre qu'à demi, voire à refuser de répondre à la question, cette confiance toute spontanée et presque hors de propos avait évidemment des allures de provocation vers un public « qui sait de moins en moins lire » (*EM*, p. 198), qui « voit mal » (*YO*, p. 165), qui ne comprend rien (*YO*, p. 231). S'il y a bien un point sur lequel il nous est agréable de démentir de temps à autre Marguerite Yourcenar, c'est celui-là.

³⁷ « Un entretien inédit de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de la Société d'études yourcenariennes (SIEY)*, Tours, numéro 19, décembre 1998, p. 34.

³⁸ Remarquons que la seule qualité de la « vieille servante » est ici d'être une nourricière, et qu'en la qualifiant de la sorte Yourcenar télescope ses deux apparitions en une seule, puisque dans *L'Œuvre au Noir* c'est lorsque Greete est jeune qu'elle « donne du pain » à Zénon. Cette promptitude à définir ainsi le personnage de Greete est un indice de plus du rôle qu'elle lui fait jouer dans le récit. Enfin, il s'agit bien de Greete, qu'il est impossible de confondre avec d'autres personnages : ni la boulangère déjà citée, qui donne du pain à Zénon mais n'est pas une vieille servante ; ni la vieille fermière d'Oudebrugge, qui ne lui donne pas du pain, mais du lait, du fromage et de la tarte.